

Louis Marin  
Vincenzo Castella

## mémoire sans souvenirs

Dans l'été 1985, la municipalité de Rimini invita quelques grands photographes italiens — parmi les plus grands — pendant quelques jours, pour «imaginer Rimini». Imaginer : produire des images de la ville ; et produire *ainsi* une ville qui pourrait être Rimini, une ville d'images — que toute ville est aussi mais sans doute Rimini plus que tout autre... —, cette ville qui n'existe que dans des intervalles, que comme un intervalle : entre le temple albertien de Malatesta et les rangées de parasols et de chaises longues sur son interminable plage, entre la fontaine de Vinci et les brasseries germaniques, entre les remparts de briques et les rubans des autoroutes, entre le Paradiso qui s'anime tous les soirs à onze heures et l'Adriatique qui n'en finit pas d'agoniser sous la lune. Ville intersticielle dont des images «vraies», irrésistiblement, incroyablement vraies vinrent, durant quelques jours, rendre visibles les lacunes, les vides. Ainsi Catarinich photographiant la tresse blonde d'une jeune Allemande sans visage, à minuit, au bord de la piscine du Grand Hôtel, interminablement... l'encolure d'une robe blanche sur la peau bronzée, la découpe des arabesques de fer du fauteuil, le miroir transparent et sans profondeur de l'eau artificielle sous les lumières électriques et les serpents d'une chevelure trop sage...

Ainsi Vincenzo Castella qui découvrit cet espace et cette demeure, la Villa des Vergers et son parc dans la ville, à ses bords ; traçant, ouvrant un autre bord, une autre limite dans l'éphémère moment, l'évanescence espace des vacances collectives. Il m'apprit ainsi en me montrant, sur un coin de bar, au matin des départs, ces deux images, il m'apprit ainsi la mémoire comme un lieu déserté,

comme un palais vide, la mémoire sans souvenirs : ni nostalgie romantique d'un bonheur toujours perdu, ni projet que la volonté de rendre réelles ses représentations tendrait vers sa fin... la mémoire comme l'art d'un éphémère présent *suspendu* hors temps, hors durée, dans l'évidente densité d'une image-objet ; où même les jeux de lumière et de l'ombre semblent se répéter sans fin sur les mêmes surfaces, les mêmes plages, les mêmes volumes, les mêmes lignes, où même le crépitement clair et obscur des feuillages a la même immobilité qu'un pilastre de marbre, où même le mousseux doré d'un gazon, le piquant d'un buisson, le velouté bleu d'une touffe de fleurs, ont la même pérennité idéale, dans leur sensualité matérielle, qu'un piédestal ou les pavés d'une terrasse. Il n'est pas jusqu'au frisson le plus passager comme le coup de brise qui effleure les pointes des branches et les surfaces des frondaisons du parc qui ne trouve dans l'image de Vincenzo Castella la chance d'une paix éternelle. Ainsi m'apprend-il la mémoire en deçà, par-delà l'événement des souvenirs qu'elle ne peut mouler en poussière parce que, d'emblée, par le clin d'œil de l'objectif, en un lieu rigoureusement choisi, le temps, et ses regrets, et ses espoirs est reconquis sur lui-même, et parce que s'ouvre, au-delà et en deçà de cette limite, l'immense domaine ignoré, celui du «maintenant» immobile de l'espace et des choses qui le peuplent sans surprise, sans attente, là suspendues ; ainsi la Villa des Vergers et son jardin, dans un des intervalles dont Rimini est faite, où Vincenzo est entré un jour de juillet, *comme s'il s'en absentait*, pour le rendre visible sans qu'on puisse le regarder : pour le doter d'un regard. Il faut accepter

ce renversement, accepter d'être vu, épinglé par la souveraine et calme violence de la présence, de l'imminence de ce regard des choses pour entrevoir cette éternité dans le temps de l'image. Il faut accepter ce renversement pour comprendre que l'allée du parc ne fuit pas obliquement vers la droite, que la terrasse du palais n'y disparaît pas derrière l'angle du pilastre blanc ; il faut comprendre que quelque chose advient à jamais par là ; il faut accepter de se faire aussi immobile, aussi humble qu'une chose, accepter même de ne rien attendre pour recevoir en soi la solennelle Venue de l'inaugurale Présence.



Vincenzo Castella m'avait aussi montré d'autres photographies qu'il avait faites, aussi bien pour me faire mieux pénétrer — par l'image — son imaginaire de Rimini, son projet, que pour m'introduire dans sa pensée de mémoire. J'en ai gardé deux que ce soir je fais jouer avec les deux précédentes. A l'espace de mémoire déserté pour mieux accueillir, recueillir (ou lire) ce qui est, en deçà, au-delà de tout événement passé ou à venir, ici se substitue le lieu de mémoire, tout aussi vide de souvenirs. De l'extérieur dans le monde à l'intérieur de la maison, l'Etre ou l'Autre en imminence de venue se retire dans son «insondable secret», et la trace qu'il laisse derrière lui est cet emboîtement de lieux successifs, coprésents dans l'architecture anonyme qui les abrite, que l'on pourrait appeler la forme générale de l'existence, le potentiel de mémoire qui, peut-être, en fera, un jour, qui peut-être, dans le passé, en fit une existence singulière. Dans tout cela, ni désir ni attente. C'est ainsi ; il y a... il y a... Parcours immobile du regard : je sais que je n'irai jamais plus loin que cette fenêtre aux volets clos, jamais plus loin que cette porte qui est béante sur un lieu que je ne verrai jamais et que j'aperçois de l'embrasure de cette autre, ouverte en un seuil que je ne franchirai pas. C'est ainsi. Nul désir, nul attrait, nulle curiosité à faire rêver d'un arrière-monde, ou d'un autre monde ou tout simplement d'un extérieur. Nulle horreur, nul effroi, nulle angoisse à redouter un enfer, un abîme, une chute ou peut-être, plus prosaïquement, un autre couloir semblable à celui-ci, d'autres pièces semblables à celle-là dans la même demeure. C'est ainsi. Mais montent dans cette étrange paix qui, l'envahissant, est le fond sans fond du regard, les

formes pures, abstraites de l'existence : anonymes, triviales, banales, mais par là même d'une objective universalité : *le seuil* ou le moment pur du franchissement de la limite ; *la porte* toujours ici grande ouverte, en pivotement sur sa charnière et ses gonds, avers et endroit, double face et jusqu'à l'entre-deux faces où s'exhibe une inutile serrure ; *la fenêtre*, fenêtre-porte, porte-fenêtre, porte vitrée comme une fenêtre, fenêtre pleine comme une porte ; opaque, diaphane ou transparente, mais dont la diaphanéité est occasion des jeux de la lumière, et la transparence, au bout de ce corridor, celle d'un jeu de miroir ; *persienne* et *volet* : volets ouverts en deçà de la fenêtre ; persiennes closes au-delà de sa transparence.

L'existence intérieure trouve ici sa forme générale dans les lieux de mémoire de la maison : seuil, porte, fenêtre, volet et entre ces lieux qui sont la naissance, la mort, la vie, l'amour, la haine, le monde, les autres ou moi, entre ces lieux, d'autres lieux qui n'ont d'autre fonction que d'y conduire ou de les quitter.



Comme tout à l'heure, Vincenzo Castella était le héraut de la Venue à l'angle d'une terrasse ou dans l'ombre d'une traverse à droite, — imminence, Altheia, non oubli — ici plus modestement, il entrouvre à gauche — passé, récit, épreuve, promesse, contrat — par-delà le seuil, deux portes que je ne verrai jamais ; il les entrouvre, fidèle et joyeux comme l'ange baudelairien, génie immémorial de la Mémoire, deux portes de lumière, de «corne» et d'«ivoire» d'où pourraient bien monter, comme chez Virgile, les rêves et les souvenirs — quels rêves ? Quels souvenirs ? Peu importe ; c'est ainsi — dans la demeure la plus neutre, la plus impersonnelle, la plus anonyme, celle de la Mémoire moderne.